(Suite de la page 2 de couverture.)

*Car l'homme demeure éternellement le même, qu'il reste prisonnier de sa petite vie terrestre ou qu'il soit, demain peut-être, jeté sur quelque astre inconnu. Et cette tentative d'interrogation des temps à venir permet à Bradbury de se libérer des angoisses qui l'étreignent, en dénonçant dans une langue tour à tour véhémente ou magnifiquement poétique les périls tissés dans la trame du futur.*

*Pour Bradbury — sociologue et humaniste — notre civilisation arrive à l'heure H de son destin. Tout se passe, en somme, comme si notre monde glissait lentement vers quelques inéluctables catastrophes.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Demain — qui sait — les savants réussiront à s'envoler vers ces espaces infinis dont le silence éternel effrayait Blaise Pascal. Oui, les hommes s'apprêtent avec une inquiétante candeur à être des demi-dieux, à être les rois de l'univers; dans leur orgueil, ils ajustent l'infini à leur mesure et se prennent pour la règle d'or de la Création. Et pour mieux se convaincre de leur toute-puissance, les rosaux pensants de la planète Terre se répètent avec satisfaction un slogan qui est une vérité première : « Le futur a déjà commencé ! »*

*Or l'homme se croit parfaitement heureux, mais il n'est que malheureux, affirme Bradbury. Il est malheureux parce qu'il a, inconsciemment, la nostalgie des temps anciens, de cet âge d'or illusoire qui s'est écroulé sous l'assaut des barbares. Il a le regret de la sagesse perdue, d'un bonheur tranquille et merveilleux qui ne reviendra jamais plus. Il a peur enfin car, sans oser se l'avouer à voix haute, il ne sait où il va sur son frêle radeau flottant dans le Temps...*

*Pour tenter d'apporter des réponses, de nous donner des clés pour ce futur qui nous entraîne, Bradbury raconte les lendemains qui nous guettent. Et, à travers ses livres, nous pénétrons dans un monde tantôt extraordinaire, tantôt assez proche de celui dans lequel nous vivons.*

*... Le futur a mal commencé. C'est le temps de la machine toute-puissante, des dangereuses tentations de la cybernétique, des robots qui se sont installés confortablement dans la vie quotidienne; c'est le triomphe de l'atome, de l'acier et de la fusée; c'est l'ère des machines à penser, à lire, à espionner les rêves, à explorer le temps et à empêcher les individus de goûter jamais un seul instant de solitude. Le monde est devenu une sorte d'immense camp de concentration où les robots, les policiers anonymes et les techniciens mènent le jeu du progrès à tout prix. La civilisation, la super-civilisation, tue tout, salit tout, détruit la poésie, anéantit la joie de vivre et la liberté. Il est impossible « d'échapper aux guerres, à la censure, à l'étatisme, à la conscription, au contrôle gouvernemental de ceci ou de cela, de l'art, de la science ».*

*Mais ne sont-ce pas là des craintes chimériques, inventées par un romancier à la recherche d'un sujet sortant de la banalité ?*

*Non, répond Bradbury, le péril est dans la place, le feu court déjà dans les maisons. Le règne des « grands cerveaux » a commencé. L'homme est en train, à son insu, de perdre la partie. Le jour risque de venir — dans cent ans ou dans mille ans — où, créature désormais inutile dans le parfait univers mécanique qu'il aura créé avec son génie, il disparaîtra sous les huées des robots électroniques.*

*Comment échapper à cette plongée dans l'abîme ? Par une révolte des simples contre ceux qui nous guident vers le néant. C'est bien ainsi qu'apparaît l'œuvre de Bradbury : une prise de position presque désespérée contre l'univers absurde que nous bâtissons, un appel pathétique contre les paradis mécaniques où évolueront, si l'on n'y prend garde, les petits hommes harassés, traqués jusque dans leur sommeil par des monstrueux slogans tenant lieu d'information et de culture, éblouis par les yeux gigantesques des téléviseurs, dévorant hâtivement des conserves standardisées...*

*Bradbury exagère volontairement les périls à venir, mais il entend nous communiquer une peur salutaire, nous inciter à réfléchir pendant qu'il en est temps encore, avant que la voix des derniers sages ne soit définitivement étouffée dans le long hurlement des réacteurs atomiques.*